

EUGENISME

DYSTOPIE. La représentation culturelle de l'eugénisme trouve sa place dans le genre contre-utopique, où manipulations génétiques, étatiques et psychologiques se mêlent et se démêlent.

SUPERMAN,
LE CULTE
DU
SURHOMME

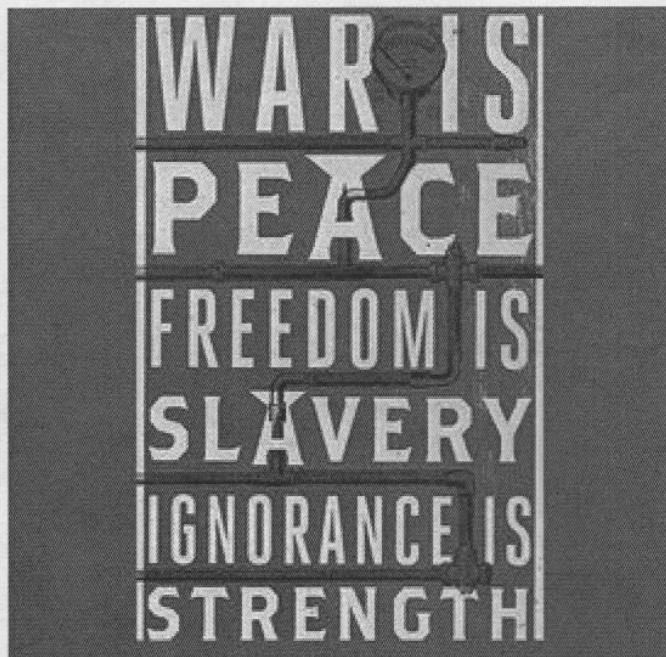
La contre-utopie, apothéose de l'eugénisme

par Nicolas Lemire

De tous les super-héros, Superman est la meilleure représentation de l'eugénisme dans la culture populaire. Alien humanoïde débarqué sur Terre alors qu'il était encore un bébé, il est doté d'immenses pouvoirs et ne connaît aucune faiblesse – en effet, créé en 1932 dans un contexte d'entre-deux guerres, Superman illustre parfaitement le surhomme, à qui rien ne résiste, et qui triomphe toujours de ses ennemis.

De ce fait, il portraiture l'icône de la justice, un idéal à atteindre, qui cependant est hors de notre portée : un héros extra-terrestre démontre que l'idéal n'est pas humain. Dans les années 40 cependant, la kryptonite fait son apparition dans les aventures de Superman, et se révèle comme son seul véritable point faible. Son invulnérabilité est remise en cause, et il gagne en humanité, bien que toujours doté de pouvoirs surhumains.

De ce fait, il devient un exemple pour les soldats durant la seconde guerre mondiale : un être parfois vulnérable, mais qui se bat pour ce qui est juste, peu importe les conséquences, peu importe la mort. Un super-héros. ■



par Nicolas Lemire

Dans un futur proche, les couples ont la possibilité de choisir le génotype de leurs enfants, afin d'élaborer de parfaits petits embryons, répondant aux critères de perfection imposés par la société : il n'y a plus de place pour les enfants naturels, au capital génétique "imparfait" et ces derniers se retrouvent exclus car inférieurs. Voici le (court) synopsis de « Bienvenue à Gattaca », un film américain d'anticipation sorti en 1997. Il résume, à peu de choses près, la philosophie eugéniste : manipulations génétiques, culte du surhomme, en bref l'objectif d'un monde idéal. Cette idéologie née en 1883, d'abord dans

un cadre scientifique, a très vite été la proie des artistes. Écrivains, puis cinéastes, ont saisi le concept d'un monde parfait et en ont démontré les failles, les possibles conséquences, à travers moult ouvrages et longs-métrages foisonnant de mises en garde.

La dystopie comme genre à part entière

La contre-utopie, comme son nom l'indique, renverse les valeurs de l'utopie dans le but premier d'avertir les lecteurs quant à l'idéal d'un monde parfait. De manière générale, les œuvres dystopiques prennent place dans un univers qui semble structuré, de telle manière qu'il en est parfait : à savoir, sans faille. Tout le monde a un

travail, un logement, des revenus ; le pays est en paix, en croissance constante, si bien que personne ne trouve à se plaindre. Ceci dit, derrière l'apparence d'un idéal se cache en réalité une absence totale de liberté, ainsi que des forces de l'ordre violentes, qui n'hésitent pas, sous l'impulsion du gouvernement, à réduire au silence les quelques révoltés. Ce schéma, propre à la dystopie, se retrouve dans bon nombre d'œuvres d'anticipation.

Les références contre-utopiques

Outre le film « Bienvenue à Gattaca » résumant passablement bien les différentes notions de l'idéologie eugéniste, on retrouve dans la littérature du vingtième siècle : « Le Meilleur des mondes » rédigé par Aldous Huxley en 1932, où la science devient un outil de conditionnement pour l'humanité, et l'économie, une nouvelle moralité pour la population ; « 1984 » écrit par George Orwell en 1948, influencé par le contexte politique et les récents événements autocratiques en Allemagne, où l'omniprésence de l'État amène les hommes à un comportement exemplaire. Ces quelques œuvres parmi tant d'autres sont le reflet culturel d'une idéologie eugéniste encline à décérébrer l'humanité pour atteindre un quelconque idéal. ■

LES INVISIBLES, ODE À LA LIBERTÉ

par Nicolas Lemire

Le documentaire de Sébastien Lifshitz est sorti en salles le 28 Novembre. *Les Invisibles* raconte la sortie du placard d'une génération d'homos, hommes et femmes, nés dans l'entre-deux guerres – sous une bande sonore vivifiante, accompagnée de témoignages empreints d'humour et de nostalgie, Lifshitz célèbre un travail « de mémoire » et fait éclater au grand jour une différence libertaire qu'on assimile difficilement à une autre époque, une autre génération.

Pourtant, l'homosexualité n'a rien de neuf – abreuvés par des images et des histoires d'une communauté gay jeune et portée sur l'apparence, il est important de rappeler que des personnes âgées aussi, sont homosexuelles et ont vécu de dures épreuves dans une société où ils étaient marginalisés.

Sébastien Lifshitz réussit à nous transporter, sans inutile pathos, dans une époque aux codes différents, et nous suivons l'histoire sentimentale, sociale et sexuelle des témoins avec douceur et tendresse. Resort, à la fin de la séance, l'impression d'un conte pour adultes et un mot d'ordre : liberté. ■